



## Anglophonia Caliban/Sigma

French Journal of English Studies

13 (26) | 2009  
English Linguistics

---

# Would you vote for Obama if he were white ? : l'alternance *were/was* et la problématique de l'altérité

Catherine Douay

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/acs/12427>

DOI : 10.4000/anglophonia.914

ISSN : 2802-2777

### Éditeur

Presses universitaires du Midi

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 247-266

ISBN : 9782810700677

### Référence électronique

Catherine Douay, « Would you vote for Obama if he were white ? : l'alternance *were/was* et la problématique de l'altérité », *Anglophonia Caliban/Sigma* [En ligne], 13 (26) | 2009, mis en ligne le 13 décembre 2016, consulté le 31 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/acs/12427> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anglophonia.914>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

# Would you vote for Obama if he were white? : l'alternance *were/was* et la problématique de l'altérité

Catherine DOUAY\*

## ABSTRACT

*This corpus-based analysis shows that the traditional explanation of the use of were instead of was for 1<sup>st</sup> and 3<sup>rd</sup> persons singular in terms of counterfactuality is inadequate. The major claim of my paper is that grammar should be connected with interlocutionary patterns rather than referentially-based distinctions. Accordingly were will be defined as a "duophonic" relational marker which substitutes for was when a contrastive or comparative dimension is involved, e.g. in free indirect speech, concessive strategies, conflicting viewpoints or hypotheses. Conversely the lack of any contrastive dimension characterizes "monophonic" was. I assume that this interlocutionary distinction is the root distinction of linguistic systems.*

**Keywords:** English grammar, interlocution, subjunctive, polyphony, free indirect speech, *was*, *were*.

## 1. À la recherche d'un invariant relationnel

Si l'on en croit Garnier & Guimier (1997), la recherche d'un critère permettant de différencier *was* de *were* aux première et troisième personnes du singulier (*It/she/he/it were*) serait « vaine », la forme *he were*<sup>1</sup> étant en anglais une forme morte ou à tout le moins moribonde :

*« Dans la mesure où, pour de nombreux locuteurs, il n'existe pas d'opposition he was/he were dans leur système linguistique (seules peuvent subsister les locutions figées as it were et if I were you), il semble vain de vouloir retrouver une quelconque différence de valeur entre les deux constructions. En particulier, l'idée parfois avancée selon laquelle la forme he were est plus contrefactuelle que la forme he was n'est guère vérifiable. » (Garnier & Guimier 1997 : 117)*

Une recherche d'occurrences conduit pourtant très rapidement à constater que l'emploi de *were* à la place de *was* aux première et troisième personnes du singulier n'a rien d'exceptionnel en anglais contemporain, quel que soit le registre

\* Université de Picardie-Jules-Verne (Amiens).

<sup>1</sup> Par souci de commodité, nous référerons aux emplois concernés à l'aide de (*he*) *were*

de langue, oral ou écrit. On sait que dans certaines formes d'anglais non standard *were* est utilisé à toutes les personnes ou, au contraire, totalement inusité. Il peut aussi, inversement, relever (aux 1<sup>ère</sup> et 3<sup>ème</sup> personnes du singulier) d'un phénomène d'hypercorrection. Nous nous intéresserons ici aux cas où, comme dans les énoncés ci-dessous, n'intervient dans le choix de *were* de préférence à *was* aucun phénomène d'hypercorrection<sup>2</sup> ou de variation dialectale. Pour (1) et (2), il s'agit de questions posées aux internautes dans des sondages d'opinion au moment de la campagne électorale américaine ; les exemples (3) à (5) sont eux extraits de romans (auteurs britannique ou américain) :

1. *Would you vote for Obama if he were white?*  
<http://answers.yahoo.com/question/index?qid=20080206064733AA2pGEO>
2. *Would McCain have picked Palin if she were a man?*  
<http://www.city-data.com/forum/elections/434918-would-mccain-have-picked-palin-if.html>
3. *When at last, breathless, she reached the oak door, she thought for the first time about Alex Mair and wondered what she would do if he were at home.* (P. D. James, *Devices and Desires*)
4. *Besides, if something went wrong and anyone were caught, it chanced compromising the entire Organization at the worst possible time. So, unless they made an unthinkable mistake and somehow left themselves open, he would stay with Scholl's orders and wait for them to make the first move.* (A. Folsom, *The Day After Tomorrow*)
5. *Of course it would be better if he were dead. To that end Von Holden could venture to the edge and risk a shot at him in the darkness. But that would be no good all around.* (A. Folsom, *The Day After Tomorrow*)

Pour Garnier & Guimier, le critère selon lequel il existerait un degré de contrefactualité supérieur de *were* par rapport à *was* n'est « guère vérifiable ». De fait, au vu de ces quelques exemples, on est même conduit à conclure que ce critère est totalement inopérant. Si les relations prédicatives évoquées en (1) et (2) [*Obama/be white*] ou [*Sara Palin/be a man*] relèvent de l'« irréalisable », la relation en cause dans (3) [*Alex Mair/be at home*] reste un danger potentiel très présent (d'où l'inquiétude du personnage). C'est pourtant bien *were* qui est utilisé et non *was*. De même, l'hypothèse évoquée en (4) (*if something went wrong and anyone were caught*) représente un risque très « réel », si réel que le personnage décide de changer ses plans. La même remarque vaut pour (5) où, avant de se raviser (*But that would be no good all around*), le personnage Von Holden envisage sérieusement de tuer le référent de *he*, jugeant que tout irait mieux s'il était mort (*Of course it would be better if he were dead*). À l'inverse, en (6) ci-dessous, alors que la présence de

<sup>2</sup> Nous reviendrons cependant à la fin de notre étude sur ce critère de l'hypercorrection couramment invoqué pour justifier l'alternance *was/were*.

James Bond dans le nouveau centre de données qui vient d'être inauguré à Stockholm relève de l'irréalisable absolu, c'est *was* qui apparaît (sous l'énoncé figure la photo du nouveau bâtiment) :

6. *Where James Bond might work if he was in it*  
<http://www.gadgetell.com/tech/comment/where-james-bond-might-work-if-he-was-in-it/>

Ajoutons que, comme l'attestent (7) et (8) ci-dessous, les hypothèses envisagées en (1) et (2) avec *were* peuvent être évoquées avec *was* sans que pour autant elles soient, dans l'esprit du locuteur, affectées d'un coefficient de probabilité d'actualisation supérieur :

7. *If Obama was a white man, he would not be in this position. And if he was a woman (of any color) he would not be in this position. He happens to be very lucky to be who he is. And the country is caught up in the concept.*  
<http://info.phys.unm.edu/~caves/commentary/034.html>
8. *If Sarah Palin was a man, they'd be calling her an "asshole" rather than a "Diva." I don't buy the sexism argument.* <http://twitter.com/YatPundit/status/980680439>

Pour la question qui nous intéresse ici, nous montrerons que, même dans les cas où une hypothèse évoquée avec *were* relève de l'irréel absolu (irréalisable), il s'agit toujours d'une valeur reconstruite par l'interlocuteur sur la base d'indices contextuels et non d'une valeur qui serait véhiculée par la forme elle-même. Plus précisément, nous expliquerons comment, dans un contexte approprié, la valeur de *were* peut contribuer à orienter l'interlocuteur vers l'inférence d'une valeur d'irréel – contribution qui reste toutefois très limitée vu que la même valeur pourrait être inférée avec *was* (voir exemple 7 ci-dessus).

L'inadéquation de la thèse de la contrefactualité ne saurait cependant justifier qu'on renonce à trouver un critère pour différencier *were* de *was* – ne serait-ce que parce que tout anglophone, qu'il ait personnellement souvent recours ou non à l'alternance *was/were*, y est forcément confronté en lisant son journal ou un roman ou en butinant sur la toile. Je préfère donc voir dans la non-pertinence du critère en question une incitation à rechercher une explication ailleurs que dans le cadre d'une problématique centrée sur la quantification du degré d'irréalité supposé.

L'analyse que je vais développer s'inscrit dans le cadre de la T.R.I. (Théorie de la Relation Interlocutive). Ce modèle conçoit la valeur des formes linguistiques comme strictement relationnelle, dans ce sens qu'elles définissent des relations interlocutives fondamentales intéressant les conditions de réception des messages. Dans cette optique, je propose de montrer que, loin d'être la survivance archaïque d'une distinction désuète, la persistance de l'alternance *was/were* au singulier s'explique par des principes qui régissent la systématique générale de l'anglais. Plus précisément, je défendrai l'hypothèse que *were* et *was* renvoient à

deux modalités distinctes de gestion du rapport interlocutif, deux « configurations » de la relation entre les rôles interlocutifs.

J'examinerai pour commencer l'alternance *was/were* dans des extraits de romans ou de nouvelles. Une narration met très souvent en scène différents rapports interlocutifs et donne ainsi à entendre différentes voix, que le lecteur doit pouvoir distinguer. Or, dans les contextes où se pose la question de l'identité de la source énonciative, la forme *were* apparaît fonctionner comme indice de la bi-vocalité caractéristique de la technique du Discours Indirect Libre (DIL). En d'autres termes, *were* oriente systématiquement vers une lecture « duophonique<sup>3</sup> » de l'énoncé.

## 2. *Were*, indice de duophonie

9. [Contexte : Mark Yelland est en retrait du monde sur l'île de Combe (Combe Island) pour deux semaines de repos, dans son logement de Murrelet Cottage. Il est comme d'autres personnages, dont Nathan Oliver, pensionnaire d'un centre de séjour situé dans un manoir désigné par « the house » et dont Rupert Maycroft est l'administrateur. C'est seulement à ce passage du roman qu'on apprend qu'il nourrit une violente colère contre Oliver.]

*It was fortuitous that Nathan Oliver was on the island, fortuitous too that Rupert Maycroft had mentioned the other visitors when he met him on the quay. Now he made a decision. He would change his plans, phone Mrs Burbridge, the housekeeper, and ask who had booked in for dinner at the house tonight. And if Nathan Oliver were among them he would break his solitude and be there too. There were things he needed to say to Nathan Oliver. Only by saying them could he assuage this surging anger and bitterness and return alone to Murrelet Cottage to let the island work its mysterious ministry of healing.* (P.D. James, *The Lighthouse*)

La proposition où figure *were* (*And if Nathan Oliver were among them*) fait entendre la décision que prend le personnage M. Yelland (*Now he made a decision*) : si N. Oliver dîne avec les autres pensionnaires, il se joindra à eux. Rien dans le contexte n'indique que la présence d'Oliver à la table commune est très improbable. C'est au contraire parce qu'il l'envisage comme très vraisemblable que Yelland se pose la question de savoir s'il se joindra ou non aux pensionnaires et qu'il décide de téléphoner à la logeuse. Cette décision nous est transmise par le Discours Indirect Libre (DIL), ce qui explique le recours à une forme de prétérit (le reste de la narration étant au passé). Reste à savoir pourquoi on a *were* et non pas *was*. Mon hypothèse est que la forme *were* – selon des modalités et pour les raisons que j'exposerai plus loin – signale précisément l'introduction de la duophonie

<sup>3</sup> On parle couramment de la « polyphonie » du DIL mais je préfère éviter le recours à ce terme, le concept de « polyphonie » nous cantonnant dans une problématique énonciative : on entendrait d'autres énonciateurs que le locuteur (remise en cause du postulat de l'unicité du sujet parlant) alors que la « duophonie » au sens où je l'entends concerne le problème (fondamental dans le modèle de la TRI) de la différence et de la confrontation entre deux voix (*Ego* et *Alter*). Le terme « dialogique » présente quant à lui l'inconvénient de s'opposer à « monologique », alors que le monologue n'est pour moi qu'un cas particulier du dialogue.

caractéristique du DIL, technique qui permet de faire entendre simultanément deux voix distinctes.

10. [Maycroft a accompagné Dalglish, le médecin Glenister et les policiers à la chambre où le cadavre de Nathan Oliver a été déposé. Il attend à la porte en compagnie du Docteur Staveley. Glenister leur demande de quitter la pièce. Maycroft donne la clé de la chambre à Dalglish et lui indique où est son bureau. Il les attendra là.]

*Maycroft handed the key to Dalglish. He said, "It's on the second floor opposite the library. The lift stops in the hallway between the two."*

*He hesitated for a moment and gave a last long look at the body almost as if he thought some final gesture of respect were required, if only a bend of the head. Then without another word he and Staveley left. (P.D. James, *The Lighthouse*)*

L'hypothèse introduite par *as if* explicite les raisons du besoin ressenti par Maycroft de s'attarder une dernière fois (*gave a last long look*) sur le cadavre d'Oliver. Le narrateur essaie ici de mettre en mots ce que le personnage semble ressentir. L'insertion de *he thought (as if he thought)* indique explicitement qu'il s'agit des pensées du personnage mais la forme *were* à elle seule (*as if some final gesture of respect were required*) aurait suffi à nous donner à entendre une autre voix que celle du narrateur. Selon mon hypothèse, cet effet duophonique n'est pas simplement le résultat d'une inférence contextuelle : il est porté par *were*. La même analyse vaut pour l'exemple suivant (11) :

11. *She had never liked the arrangement that had installed her in the Ward household, but having heard the tragic story, and knowing how much it meant to the woman who had rescued her from a life of loneliness, how could she refuse? "I did call the doctor, madam ... straight away." Not used to rushing about in such a manner, the maid was breathless. "He said I was just to keep her warm in bed, and feed her on soft broth. She were only poorly for three days." (D. Craig, *King Cameron*)*

C'est parce que la servante rapporte les propos du médecin par la technique du DIL (*She were only poorly for three days*) qu'elle a recours à *were*<sup>4</sup>. La substitution de *was* à *were* produirait un sens tout-à-fait différent (elle n'a été souffrante que trois jours). Ici *were* ne favorise pas simplement une interprétation duophonique, il la contraint. On remarquera en outre que la servante commence par rapporter le discours du médecin au Discours Indirect (*He said I was just to keep her warm in bed*). L'hétérogénéité énonciative étant signalée par le verbe introducteur *he said*,

<sup>4</sup> On pourrait penser qu'il ne s'agit pas ici de DIL mais de « discours indirect » ou de « discours rapporté sans verbe introductif », d'une part à cause des guillemets et du verbe *say* dans la proposition précédente, d'autre part parce que ce n'est pas à une pensée mais à des paroles que l'on a accès. On notera cependant que, si l'énoncé en question s'inscrivait dans la continuité de la proposition précédente, nous n'aurions pas *were* (e.g. « [he said] she would only be poorly for three days »). L'autonomie syntaxique me semble de nature à confirmer l'interprétation DIL. Par ailleurs, dans la conception « polyphonique » que je défends, le DIL peut être utilisé aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, et aussi bien pour des pensées que pour des paroles.

qui attribue explicitement au médecin les propos qui vont être rapportés, l'indice de bi-vocalité *were*, en quelque sorte redondant, n'apparaît plus nécessaire<sup>5</sup>.

En (12) ci-dessous, *were* sollicite également une interprétation duophonique de la restrictive (*unless Vera were making it up*). Si l'on ne replace pas l'hypothèse envisagée (*Vera/make it up*) dans le discours intérieur du personnage (rapporté par la technique du DIL), l'incise *which he doubted* – attribuable au narrateur seul – perd en effet toute pertinence :

12. *Mc Vey walked back off down the hall and into the kitchen. A citywide alarm had been put out for a tall, blond man about six feet four, wearing grey slacks and a dark jacket, who spoke French with a Dutch or German accent. It wasn't much but it was something. At least, unless Vera were making it up, which he doubted, it was proof the tall man existed. (A. Folsom, The Day After Tomorrow)*

À nouveau la thèse de la contrefactualité est mise à mal. La forme *were* n'exprime en soi ni l'irréalisable – il s'agit d'une hypothèse dont l'actualisation est explicitement envisagée et prise en compte – ni même un degré d'improbabilité supérieur à celui qui serait indiqué par *was* (car, dans ce cas, la précision apportée par le narrateur quant au scepticisme du personnage – *which he doubted* – serait dénuée de sens). De même dans l'exemple (3) cité plus haut (*When at last, breathless, she reached the oak door, she thought for the first time about Alex Mair and wondered what she would do if he were at home*), le recours à *were* s'explique par le fait que l'hypothèse envisagée par le personnage (la présence d'Alex Mair chez elle) est transmise au DIL. Comme en (11), *were* contraint l'interprétation duophonique.

Pour résumer mon propos, si la forme (*he*) *were* n'est pas un indice obligatoire du DIL, elle oriente systématiquement le lecteur, dans un contexte approprié, vers une interprétation duophonique. À l'inverse, si elle n'est pas exclue dans un contexte de DIL (le DIL étant alors inférable à partir d'autres indices), la forme *was* ne peut jamais fonctionner comme indice de duophonie. Pour étayer cette hypothèse, comparons les deux exemples suivants, qui illustrent l'alternance *was/were* après la conjonction *as if* (les deux exemples ont été relevés dans des journaux) :

13. *Will Penelope Cruz be the next celebrity mom? According to Britain's News of the World newspaper P.C. is facing pregnancy rumors after being photographed with an apparent baby bump. It seems the Latin celebrity P.C. was spotted looking at her belly as if she was pregnant when she relaxed on a Mexican beach with her boyfriend, celebrity Matthew Mc Conaughey.*  
<http://www.thecelebrityblog.com/2006/02/penelope-cruz-pregnant/>

<sup>5</sup> Il n'est cependant pas rare, en anglais contemporain, de trouver *were* dans des interrogatives indirectes. Nous reviendrons plus loin sur cette résistance de *were* face à *was* dans ce cas.

14. *[Deux femmes (Fran Ogren et sa fille Gypsy Lawson) ont été condamnées pour avoir introduit clandestinement aux États-Unis un singe en provenance de Thaïlande. L'article explique comment elles ont réussi à introduire le singe.]*  
*Also seized are photographs of Gypsy Lawson with a loose fitting clothing, standing outside an airport. In a photograph, Gypsy appears to have a protruding abdomen, as if she were pregnant. There was also a photograph of Gypsy Lawson sitting in an airplane in the same attire, as well as a photograph dated November 28, 2007, of her outside of an airport, still in the same attire. The journal confirms that she and her mother smuggled the monkey into the United States by hiding it under her shirt, pretending she was pregnant in order to get past authorities.*  
[www.fws.gov/pacific/lawenforcement/news%20releases/lawson2.pdf](http://www.fws.gov/pacific/lawenforcement/news%20releases/lawson2.pdf)

En (13), la supposition introduite par *as if* ne peut être attribuée qu'au journaliste rapportant les faits (et non à P. Cruz), d'où le recours à *was*. En revanche, en (14), la supposition introduite par *as if* ne renvoie pas à un point de vue unique, monophonique – celui du journaliste – mais, comme le confirme la suite de l'article, à la version donnée par Gypsy aux autorités pour expliquer son état. À nouveau, bien qu'au sens strict du terme il ne s'agisse pas ici de DIL, on se trouve face à un cas de « bi-vocalité ». La substitution de *was* à *were* gommerait toute différence entre deux voix, donnant à entendre qu'il s'agirait simplement d'une hypothèse du journaliste à la vue du ventre de Gypsy (comme dans l'exemple 13). Les tenants de la thèse de la contrefactualité objecteraient sans doute ici que *were* en (14) marque bien le « contrefactuel » – le journaliste « omniscient » sachant que Gypsy n'était pas enceinte – tandis qu'en (13), l'hypothèse que P. Cruz attende un bébé reste potentiellement réalisable. Mais, comme je l'ai montré, cette analyse n'est pas généralisable, l'interprétation éventuelle en termes d'irréel étant toujours tributaire d'une inférence contextuelle. Autrement dit, en (14), c'est parce que le journaliste nous donne à entendre par l'intermédiaire de *were* (choisi de préférence à *was*) une autre voix que la sienne que nous inférons de sa part ce qu'on peut appeler ici une « prise de distance » énonciative par rapport à l'hypothèse évoquée, prise de distance qui, dans ce contexte précis, peut être – et est de fait – interprétée comme signifiant son refus d'assumer la responsabilité énonciative de l'hypothèse évoquée. Par ailleurs, si la forme *were* suffisait à marquer la contrefactualité (en d'autres termes, après *if* ou *as if*, une hypothèse irréalisable), elle devrait apparaître dans tous les cas où, de fait, il y a évocation de relations prédicatives contrefactuelles. Dans l'exemple suivant, les comparaisons auxquelles a recours le narrateur pour décrire son personnage relèvent de l'irréalisable, et c'est pourtant bien *was* et non *were* qui est utilisé :

15. *The monkey connection was very apparent in this creature. She was short and square, with a small head poked forward, long swinging arms and a bent-kneed running walk. Her scrunched up face made her look as if she was wearing a perpetual mirthless grin. No one knew how old she was, but she looked as though she was made of leather and would last forever.*  
(BNC Corpus: ABW 839 *Jane's journey*. Bow, Jean. Lewes, East Sussex: The Book Guild Ltd, 1991, 2430 s-units)

Selon mon hypothèse, la forme *was* ne nous donne à entendre que le point de vue du narrateur, qui assume seul la « responsabilité » énonciative des deux comparaisons (*as if she was wearing a perpetual mirthless grin/as though she was made of leather and would last forever*), le référent de *she*, selon toute vraisemblance, ne pouvant porter ces observations sur elle-même. On notera par ailleurs que le critère du niveau de langue n'est pas déterminant car, si *were* relevait d'un registre plus formel que *was*, le contexte aurait ici plutôt favorisé le recours à *were*.

Dans les exemples suivants, en revanche, les comparaisons métaphoriques introduites par *as if* visent à rendre compte des sensations ressenties intérieurement par les personnages de façon plus ou moins confuse, plus ou moins (in)consciente et dont on peut par conséquent supposer qu'elles restent non verbalisées, ou en tout cas seulement très sommairement verbalisées. Le narrateur ne redit pas un discours du personnage mais donne une forme discursive aux pensées ou sensations non explicitement formulées de ce dernier. Donc, tout en rapportant ces pensées, il fait entendre sa *différence* et c'est ce caractère duel, duophonique, qui explique le recours à *were* :

16. *Suddenly Von Holden's heart began to palpitate violently and he broke into a cold sweat. The palpitations increased. It felt as if someone were tying a knot inside his chest.* (A. Folsom, *The Day After Tomorrow*)
17. *The receiver was put down. All his limbs ached and he could feel the energy draining from his body as if even his blood were flowing sluggishly.* (PD James, *The Lighthouse*)
18. *Salett came closer. As he neared, Von Holden could see the pupils in his eyes were little more than dots and every part of him seemed wired, as if he were pumped full of amphetamine.* (A. Folsom, *The Day After Tomorrow*)
19. *Suddenly Von Holden looked up as a thundering roar spilled out of the darkness above them. It was like an enormous wind that groaned and screamed as if the earth were literally being torn from itself.* (A. Folsom, *The Day After Tomorrow*)

Démêler exactement ce qui appartient aux pensées ou au dire des personnages et du narrateur en toute certitude est la plupart du temps impossible, surtout lorsqu'il s'agit de sensations ou émotions intérieures. Cette impossibilité découle du caractère plus ou moins verbalisé de la vie psychique et du degré corrélatif de la place du narrateur dans la (re)construction verbale de cette vie intérieure. Le DIL se caractérise précisément par cette ambiguïté qui fait osciller le texte entre deux voix, que nous entendons simultanément tout en parvenant à les différencier. Cette technique est réputée n'avoir aucune marque spécifique. L'interprétation d'un énoncé comme relevant ou non du DIL est certes toujours tributaire du contexte. Il apparaît toutefois que le DIL emprunte des formes singulièrement adaptées à sa fonction. *Were*, choisi de préférence à *was*, fait partie

de ces formes, tout comme l'imparfait en français<sup>6</sup>. Autrement dit, il existe des moyens linguistiques, grammaticaux, de marquer le contraste – fondamental dans notre modèle de la TRI – entre deux voix. Ces formes, à l'instar de *were*, relèvent d'une configuration où le locuteur installe explicitement un vis-à-vis, un *alter* par rapport auquel il se détermine. Les marqueurs de cette configuration permettent ainsi de parler contre *alter*, voire à sa place comme en DIL. La technique narrative du DIL, dont *were*, comme je l'ai montré, peut être un des indices, ne constitue pas selon moi un phénomène marginal dans le langage : elle renvoie à une configuration fondamentale de la systématique interlocutive, fondée sur la différence, le contraste entre deux voix.

Avant d'examiner d'autres cas de l'alternance *were/was* en discours, il nous faut donc rappeler les caractéristiques définitoires de la configuration dont relève *were* (C1 dans notre modèle), et celles de la configuration dont relève *was* (C2).

### 3. Grammaticalisation des configurations interlocutives<sup>7</sup>

L'hypothèse très générale sur laquelle repose le modèle de la TRI est que les formes de la langue ne sont pas des formes générales abstraites qui seraient *exploitées* par l'interlocution : ce sont les *propres formes* de l'interlocution. La valeur systématique, transcendant toutes les valeurs contextuelles, ne peut intéresser que le processus de communication lui-même : elle ne peut être que la forme de la communication dans une auto-représentation de son propre fonctionnement<sup>8</sup>.

Plus précisément, selon la TRI, le langage discrimine trois types de sélection de « terrains d'entente » entre les rôles locuteur d'*ego* ( $\alpha$ ) et allocutif d'*alter* ( $\beta$ ). Ces cadres d'interprétation, qui « configurent » la relation interlocutive, ne sont pas les conditions contextuelles qui vont déterminer la forme utilisée : ils sont construits. Ces configurations, au nombre de trois (désignées dans notre modèle par les symboles RID, pour Rapport Interlocutif Direct, C1, ou Configuration 1, et C2, ou Configuration 2), sont des modes obligés de relation entre les rôles interlocutifs  $\alpha$  et  $\beta$ . Elles définissent un cadre d'interprétation, en-deçà de l'action pragmatique et des circonstances locales, qui provoque et oriente l'inférence. Selon notre conception, le système fixe ces cadres et sans eux il ne peut pas y avoir de sens du tout. Le sens naît de la mise en forme(s) de la communication.

Dans la configuration du RID, ni  $\alpha$  ni  $\beta$  ne sont spécifiés. Les univers de référence d'*ego* et d'*alter* sont déclarés identiques. Aucun écart d'interprétation n'est donc posé entre  $\alpha$  et  $\beta$  : indifférenciés, ils sont présumés entendre la même chose par défaut pour ainsi dire. Nous appelons cette configuration le rapport interlocutif « direct » car la signification de la forme ne peut être inférée qu'en vertu d'une convention entre les instances interlocutives qui, ainsi mises sur le même plan,

<sup>6</sup> Voir Douay & Roulland (2009).

<sup>7</sup> Ce qui suit n'est qu'une synthèse du modèle théorique que nous élaborons avec D. Roulland dans différents travaux auxquels nous renvoyons le lecteur (voir bibliographie).

<sup>8</sup> Les pragmaticiens interactionnistes mettent souvent en avant le principe de scénarios qui constitueraient une sorte de composante de la compétence (la compétence de communication, la composante rhétorique, etc.). Les formes dont nous parlons transcendent naturellement ces mises en scène limitées aux contextes, quelle que soit la généralité qu'on leur attribue. La langue transcende toute dimension rhétorique.

conviennent d'une valeur commune inférable à égalité par l'une et l'autre. L'altérité est en quelque sorte neutralisée : l'Autre n'est au sens propre qu'un *alter ego*. De manière générale, la configuration RID est signalée par une réduction ou une absence de marquage particulier. Par exemple, c'est parce que le nom propre, en anglais, se définit dans cette configuration qu'il n'a pas a priori de déterminant<sup>9</sup>. L'adjonction d'un article au nom propre annule cette stricte équivalence de principe entre les interlocuteurs.

Les deux autres configurations, C1 et C2, sont au contraire fondées sur une différence entre  $\alpha$  et  $\beta$ . C1 et C2 peuvent être conçues comme des solutions au problème de l'altérité dans ce sens qu'elles renvoient à un décalage entre  $\alpha$  et de  $\beta$ . Il s'agit donc de créer un cadre dialogique spécifique dans lequel les instances interlocutives vont pouvoir s'entendre nonobstant leur différence<sup>10</sup>. En C1 on *met en contraste* les univers d' $\alpha$  et de  $\beta$  qu'on fait coexister alors qu'en C2, on annule la distinction.

Plus précisément, en C1 (dont relève *were*),  $\alpha$  opère une sélection sur un environnement indéterminé auquel le rôle allocutif  $\beta$  est assimilé dans des conditions elles-mêmes indéterminées.  $\beta$  est en mesure de faire des sélections concurrentes de son côté sans que cela n'interfère avec la sélection  $\alpha$ . La valeur comparative, contrastive, est ainsi définitoire de C1, avec une prévalence de fait de la sélection  $\alpha$  : cette configuration donne à entendre une « autre » voix. L'identification de cette voix est matière à inférence, puisqu'elle peut aller d'un *alter* spécifique jusqu'à un « on » complètement anonyme. La relation  $\alpha/\beta$  est une relation explicitement *différentielle* qui, du simple décalage dans la sélection, peut aller par degrés jusqu'à l'opposition, voire la polémique. La valeur polémique n'est pas surajoutée mais émane directement de la valeur systématique. Une définition simple de la Configuration 1 pourrait être la « contradiction » au sens basique du terme. Mais il ne faut pas oublier que C1 s'applique en tout point également à une simple mention d'indétermination, selon les marqueurs et selon les circonstances. Le terme de « duophonique » que j'ai utilisé plus haut à propos de *were* caractérise parfaitement cette configuration où  $\alpha$  et  $\beta$  font des sélections concurrentes et sont en posture potentiellement oppositionnelle. Pour résumer, en C1, le discours d' $\alpha$  n'est compréhensible que si on l'entend et l'écoute par rapport à un autre discours explicitement posé comme différent. Comme nous l'avons montré dans d'autres travaux, la valeur relationnelle différentielle de C1 caractérise de façon générale les formes interlocutivement « imperfectives » (par exemple, l'article dit « indéfini », le déictique *this*, la forme « progressive » de l'anglais ou encore l'imparfait<sup>11</sup> français).

<sup>9</sup> Pour des analyses détaillées de marqueurs des différentes configurations, voir les travaux de Douay et Douay & Roulland signalés dans la bibliographie.

<sup>10</sup> Comme l'explique Roulland (2009), l'interlocution n'est pas une exploitation accessoire : elle est constitutive et nécessaire, car le système, fondé sur la distinction qui le sépare de son environnement, est obligé de se connecter à un alter-ego pour assurer sa sui-référence.

<sup>11</sup> L'imparfait utilisé dans les cas de DIL et l'imparfait hypocoristique, réputés relever d'emplois marginaux, découlent en fait directement de la valeur duophonique de ce temps. Dans le cas de l'hypocoristique, comme dans le cas du DIL, il s'agit non pas de présupposer un premier discours auquel on se reporterait anaphoriquement mais de faire entendre une différence par rapport à un discours, inexistant tant qu'il n'a pas été mis en mots (Douay & Roulland 2009).

En C2, contrairement à ce qui se passe en C1,  $\beta$  n'est plus en position de confrontation. N'ayant plus d'environnement contrastif, la sélection  $\alpha$  est imposée comme *nécessaire* (non concurrentielle). On relève des valeurs d'exclusivité, d'absence des possibles, de stabilisation, voire de figement :  $\alpha$  et  $\beta$  ne sont plus confrontés au sens duologique ou polémique du terme. C'est le domaine du perfectif en face de l'imperfectif, la valeur exclusive et définitive du superlatif de l'adjectif face à l'aspect différentiel du comparatif, la valeur « conclusive » de *that* face à *this*, l'article *the* face à *a*, etc. On a pu parler à propos de ces marqueurs C2 de « connaissance partagée », « univers partagé », mais en réalité il n'y a rien de tel : C2 associe effectivement  $\alpha$  et  $\beta$ , mais en supprimant tout le potentiel d'adversité. On pourrait dire qu' $\alpha$  et  $\beta$  sont mis devant un état ordonné, et qu'ils sont assimilés ou intégrés d'office à cet ordonnancement. La configuration est strictement « monophonique » car on n'entend que la « voix » d' $\alpha$ , c'est-à-dire sa sélection. Dans ce modèle, *was* relève de cette configuration C2.

La palette des effets de sens des marqueurs C1 dont relève *were* est très large mais la valeur de base est constamment la même : une relation *différentielle* à l'origine de valeurs comparatives, contrastives, confrontationnelles à des degrés divers. C'est à ces exploitations discursives de la valeur contrastive de *were* que je vais maintenant m'intéresser.

#### 4. *Were*, marqueur d'altérité contrastive : exploitations discursives

Nous commencerons par l'exemple suivant, emprunté à Quirk & al. (1985) et commenté par Delmas (1990 : 179) :

20. *The pilot appeared to deviate from his flight path to minimize the danger to people living in the town; but if it were his intention he failed to communicate it to the control tower.*

Selon C. Delmas, *were* marquerait le caractère « préfiguré », au sens déjà annoncé par le contexte avant, de l'hypothèse évoquée (*if it were his intention*). Avec *was*, à l'inverse, l'hypothèse serait « mise en place de manière inchoative », en d'autres termes serait présentée comme « autonome », « ne devant rien au contexte avant » :

« La solution BE+ED > WAS intervient, chez ceux qui font la distinction WAS/WERE, pour signaler que la cohésion 'élément modalisateur/élément cible' est certes tenue pour assurée, mais que le statut de cette soudure n'est pas nécessairement lié à un amont contextuel. À l'inverse WERE signale toujours, chez ceux qui font la distinction, que cet acquis de soudure modale est le miroir d'une structuration verbalisée, déjà structurée en amont. Il y a alors double soudure. »  
(C. Delmas, 1990 : 179).

J'ai, dans plusieurs travaux, critiqué avec D. Roulland le concept d'anaphore (Douay & Roulland 2008 et 2009), d'où ma difficulté à accepter l'idée d'une *double* anaphore. Mais au-delà des critiques qu'on peut formuler à l'endroit de ce concept, se pose ici plus précisément la question de la pertinence qu'il y aurait à

signaler à l'interlocuteur, par une marque spécifique, le caractère préfiguré d'une hypothèse. Interrogeons-nous sur le rôle de l'hypothèse introduite par *if* dans l'argumentation développée en (20). Il s'agit de déterminer le degré de responsabilité (d'instruire le procès) d'un pilote qui a provoqué un accident. Un premier élément à sa décharge consiste à souligner que, *apparemment*, il a dévié de sa trajectoire (pour éviter de s'écraser sur la ville qu'il survolait). La seconde proposition est introduite par le connecteur argumentatif *but* qui (je reprends ici la définition proposée par O. Ducrot pour *mais*) permet d'opposer deux arguments antagonistes, le second l'emportant toujours sur le premier. En l'occurrence, ce second argument est qu'il n'a pas signalé à la tour de contrôle son intention de modifier sa trajectoire (argument donc présenté comme le plus fort). Qu'apporte l'ajout de *if it were his intention*? Le locuteur, plutôt que de passer sous silence cette hypothèse ou de la rejeter, feint au contraire de l'admettre alors même que, comme le donne à entendre *were*, indice de bi-vocalité, il s'agit d'une hypothèse formulée par d'autres que lui-même et dont par conséquent on peut inférer qu'il se distancie (distanciation déjà marquée par *appeared*). Le locuteur se donne ainsi ce qu'O. Ducrot décrit comme une « apparence d'objectivité » (1980 : 225) : « on se présente comme étant *capable d'envisager d'autres points de vue que le sien*. Par là même on valorise son point de vue qui semble issu d'un effort de clairvoyance, d'honnêteté, et non pas d'un parti-pris » (c'est moi qui souligne). *If it were his intention* signifie donc : même en admettant l'hypothèse qu'il en ait eu l'intention, il ne l'a pas signalé (ce qui constitue une faute grave et le rend responsable de l'accident). La conjonction *if* (dont le sens est ici très proche de *even if*) joue certes un rôle essentiel dans la construction de ce sens concessif mais la forme *were* y contribue aussi – sa valeur intérieurement d'elle, confrontationnelle, la rendant particulièrement adaptée à des stratégies de type concessif qui consistent à faire coexister deux points de vue opposés<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> Dans une étude consacrée à l'évolution du subjonctif anglais, D. Boulonnais (1998) souligne une multiplication, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, des formes de subjonctif présent dans les concessives et les conditionnelles, alors que l'indicatif avait par ailleurs depuis longtemps supplanté le subjonctif. Elle attribue cette « multiplication arbitraire » à un phénomène d'hypercorrection : « Le subjonctif ne faisait plus partie des compétences linguistiques. Ce qui en restait était employé de manière plus ou moins erratique en langue écrite littéraire ou officielle, sur la base de ce que les locuteurs croyaient savoir de ses conditions d'utilisation. [...] Cela se manifestait notamment par des phénomènes d'hypercorrection qui multipliaient arbitrairement les utilisations du mode dans les conditionnelles et les concessives. Ces derniers concernaient en particulier la forme *be* qui continuait à se maintenir du fait de la fréquence du verbe correspondant, souvent comme simple réflexe contextuel, alors que les autres verbes se construisaient normalement à l'indicatif ». D. Boulonnais cite à l'appui de cette analyse l'exemple suivant : « *Though there be some inaccuracies in this report, we must consider it very seriously* ». « L'emploi de *be* » commente-t-elle, « présuppose l'existence d'inexactitudes.(...) Le subjonctif fonctionne donc ici comme une variante sémantiquement vide de l'indicatif (...) ».[*op.cit.*, 52-53]. Je pense que le maintien d'une forme subjonctive dans les conditionnelles et les concessives ne peut être attribué à un simple phénomène d'hypercorrection. J'y vois plutôt une preuve que, contrairement à ce que conclut D. Boulonnais, le subjonctif faisait toujours bien partie des compétences linguistiques profondes des locuteurs et qu'une affinité entre ce mode et les valeurs conditionnelle et concessive continuait bien à être (inconsciemment) perçue. Une hypothèse à creuser serait que la langue a en quelque sorte profité de la disponibilité de la forme *be* (distincte morphologiquement de la forme d'indicatif) pour maintenir une distinction sémantique qui perdure également aujourd'hui dans la distinction *was/were* au singulier.

Le maintien avec *were* (marqueur C1) d'une alternative, d'une dynamique interlocutive, qui contraste avec la valeur interlocutivement « conclusive » de *was* (marqueur C2), se prête, comme je l'ai déjà souligné, à des exploitations très variées en discours. Mon corpus fait apparaître un cas d'emploi assez remarquable de par sa quasi systématisme, à savoir le recours à *were*, de préférence à *was*, dans les questions posées en titre dans des articles de presse (21) ou dans les questions posées pour des sondages d'opinion :

21. *Would you tell your child if he were conceived through IVF?*  
[www.babycenter.com/4\\_would-you-tell-your-child-if-he-were-conceived-through-ivf\\_1484651.bc](http://www.babycenter.com/4_would-you-tell-your-child-if-he-were-conceived-through-ivf_1484651.bc)

Rappelons les énoncés (1) et (2) que nous avons cités au tout début de cet article :

1. *Would you vote for Obama if he were white?*
2. *Would McCain have picked Palin if she were a man?*

Dans les réponses apportées par certains internautes à ces deux questions, nous avons noté en (7) et (8) que ces hypothèses évoquées avec *were* en (1) et (2) étaient « reprises » à l'aide de *was* :

7. *Clinton campaign finance committee member, former vice presidential candidate, and former Rep. Geraldine Ferraro, D-NY, told the Daily Breeze of Torrance, Ca., that, "If Obama was a white man, he would not be in this position. And if he was a woman (of any color) he would not be in this position. He happens to be very lucky to be who he is. And the country is caught up in the concept.*
8. *If Sarah Palin was a man, they'd be calling her an "asshole" rather than a "Diva." I don't buy the sexism argument.*

Mon explication est que la valeur intérieurement duelle de la forme *were* la prédispose à un emploi dans les contextes où il s'agit précisément de mettre en débat, de confronter – en l'occurrence au sens polémique du terme – des points de vue, des hypothèses. En (1) il s'agit de lancer et de centrer le débat sur la question de la couleur de peau du candidat, en (2) sur celle du sexe. Conformément aux caractéristiques définitoires de la configuration interlocutive à laquelle elle renvoie, la forme *were* installe explicitement un vis-à-vis, un *alter*. Il s'agit en (1) comme en (2) d'interpeller le lecteur et de le confronter à une alternative (blanc/noir, homme/femme, etc.). Rien de tel en (22) ci-dessous où *if* introduit une hypothèse « stabilisée », « figée », une « donnée d'hypothèse », dont il s'agit d'imaginer les conséquences, la question où apparaît *was* (*So what if he was?*) n'étant qu'une question rhétorique par laquelle le locuteur cherche à clore le débat sur la question de savoir si Obama est arabe ou pas :

22. McCain's gotten quite a bit of praise following his rallies of late for handling the absurd "Obama is an Arab" who pals around with "terrorist" comments from supporters. See video below. I'm not sure it's so deserved. In response to these comments, McCain simply shakes his head and defends Obama as a "decent family man, citizen" that Americans "don't have to be scared of." Such a limited yet telling retort. Rather than say we have nothing to fear from our Arab brothers and sisters, McCain's only saying we have nothing to fear from Obama because he in fact is not Arab. **So what if he was?** Perhaps it would have been too much to expect McCain to confront the underlying racism behind these remarks, but he surely didn't have to feed into the racial anxiety so patently on display. Whether voters rightly or wrongly identify Obama as Black, mixed-race, Arab, Christian, Muslim, or whatever isn't the big issue. The big issue is the constant reminder that whatever his heritage happens to be – it's not White. Kathleen A. Bergin  
<http://www.thefacultyounge.org/politics/page/2/>

Avec *was*, marqueur C2, comme je l'ai expliqué plus haut,  $\alpha$  et  $\beta$  ne sont plus confrontés au sens polémique du terme, puisque toute potentialité adverse est supprimée. L'exemple suivant illustre parfaitement cette exploitation de la valeur contrastive de *were* à des fins d'accroche, d'interpellation du lecteur dans les titres de presse : la question posée par la mère à la fin de l'interview avec *was* (*Is it wrong that I wish he was different?*) apparaît dans le titre choisi par le journaliste avec *were* :

23. *Is it wrong that I Wish He Were Different?*  
*When my son was born early and stayed in the hospital for the first months of his life, I used to imagine what such this unbelievably tiny little human being with tubes stuck in his nose would be like when he became older and "normal." When I say normal, I mean playing-with-other-kids-normal, telling-silly-jokes-normal, creating-art-projects-normal. Well, it turns out my son never became "normal." Instead, my son doesn't really know how to play with other kids, he struggles to talk, and doesn't have the patience to finish an art project. He is autistic. Typing those words makes me want to sob, throw something, just scream until all the pain has left my body. Why is this intense pain surfacing now, two years after we first suspected that he was autistic? You would think I would have gotten used to this unbelievable blow to my life by now. Maybe it's because I was a bit more hopeful back then. Back then, I could picture him talking to me in two years. Back then, I thought maybe the early intervention would work a miracle on my son. I think it hit me like a ton of bricks today that my son is sooo far behind his peers. I woke up and saw a little boy who is progressing ... but too slowly. I celebrate all of the improvements he has made, but is it OK that I am damn angry that my little boy hasn't come far enough? Is it wrong that I wish he **was** different Is it wrong that I wish someone I love so much **was** different? (First published December 2007) [www.divinecaroline.com/article/22099/40966-wrong-wish-different-](http://www.divinecaroline.com/article/22099/40966-wrong-wish-different-)*

En ce qui concerne la forme *was* utilisée par la mère, il se peut que cette locutrice fasse partie des anglophones qui ont rarement recours à *were*. Mais, chez les locuteurs qui ont recours à l'alternance, l'hypothèse d'une différence sémantique entre *was* et *were* – même très ténue – n'est pas à exclure. Conformément à la

définition que j'ai proposée, l'emploi de *were* avec le verbe *wish* s'explique par la dimension *comparative* de cette construction :

24. *I wish I were rich*

25. *I've noticed that most people over the age of forty whinge like a chainsaw about their memory not being as good as it used to be, or not being as good as they wish it were.*

<http://helpinglilian.blogspot.com/2007/12/checking-your-answers-using.html>

*Were* ne souligne pas le scepticisme du locuteur quant à la réalisation de son vœu (réalisation qui serait présentée comme hautement improbable – sorte de vœu pieux) mais son désir de *changement* par rapport à l'état existant : il imagine la vie qu'il aurait si son vœu était exaucé et met ainsi en contraste sa vie actuelle avec cette autre vie. De même en (25), le problème vient (selon le médecin) de la *comparaison* que font les patients entre l'état de leur mémoire et l'idéal qu'ils imaginent. Le contexte de (23) est différent dans la mesure où c'est la culpabilité de la mère par rapport à son souhait d'avoir un enfant différent qui passe au premier plan. Autrement dit, le souhait devient objet de commentaire, d'où le recours à *was* utilisé ici à des fins de « stabilisation ». L'alternance *was/were* après *I wish* demanderait bien entendu une étude à part entière. Je citerai toutefois un dernier exemple qui me semble de nature à confirmer l'hypothèse d'une différence sémantique entre les deux formes :

26. [contexte : Merthin et Caris sont à la recherche de la fille de Merthin, Lolla, 16 ans, qui n'est pas rentrée à la maison depuis deux jours. Ils redoutent qu'elle ait fugué avec un certain Jake. Ils viennent d'interroger un patron de taverne sans succès.]  
*He [Merthin] nodded a curt farewell and left the tavern, with Caris following. 'That's what she's done,' he said angrily. 'She's gone off with Jake. She probably thinks it's a great adventure.*

*'I'm afraid I think you're right,' Caris said. 'I hope she doesn't become pregnant.*

*'I wish that was the worst I feared.*

*They headed automatically for home. Crossing the bridge, Merthin stopped at the highest point and looked out over the suburban rooftops to the forest beyond. His little girl was somewhere out there with a shady horse dealer. She was in danger, and there was nothing he could do to protect her. (Ken Follett, *World Without End*)*

Pour Merthin, rongé par la peur, que sa fille tombe enceinte serait un moindre mal : le pire (au sens superlatif : la pire de toutes les choses) serait qu'elle soit assassinée. La forme monophonique *was* convient parfaitement à l'expression de cette valeur « conclusive », exclusive et définitive du superlatif. La dimension comparative de *were* rendrait à l'inverse son emploi beaucoup plus improbable dans ce contexte.

La comparaison entre *I'd rather* et l'expression *it's high time* permettra de bien mettre en lumière le critère qui, selon mon hypothèse, différencie *was* de *were*. L'affinité de la valeur contrastive, comparative de *were* avec *I'd rather* s'explique

par le sens même de cette expression qui marque la préférence. Avec *it's high time*, on a pratiquement toujours recours à *was*<sup>13</sup>, comme l'illustre l'exemple suivant où le champion Plato estime, selon le journaliste, qu'il est grand temps de décrocher un nouveau titre :

27. [Driver]Plato, 39, is hugely experienced in BTCC [British Touring Car Championship] racing. He was champion in 2001 and believes it is high time he was champion again. (telegraph.co.uk, Drivers, Derick Allsop, Last Updated: 6:27PM BST 30 Mar 2007.)

Les définitions que j'ai proposées pour *was* et *were* permettent de rendre compte de cette affinité de *was* avec l'expression d'une urgence d'actualisation. Avec *it's high time*, le locuteur vise en effet à imposer comme *nécessaire* la réalisation de l'acte évoqué. Or, comme nous l'avons vu, la configuration C2, dont relève *was*, inclut cette notion de nécessité : contrairement à ce qui se passe en C1 (donc avec *were*),  $\beta$  n'est plus en position de confrontation. N'ayant plus d'environnement « actif », la sélection  $\alpha$  est imposée comme *nécessaire* (non concurrentielle) :  $\alpha$  et  $\beta$  ne sont plus confrontés au sens duologique ou polémique du terme, puisque, comme expliqué plus haut,  $\beta$  n'a pas de sélection opposable. C'est exactement ce mode péremptoire d'imposition qu'exprime *it's high time*, d'où son affinité avec le marqueur de type C2 *was* dont la valeur « monophonique » exclut toute idée d'alternative : littéralement, toute possibilité d'un autre scénario est exclue. *Were*, en réinstallant une sélection opposable, créerait à l'inverse un contexte de délibération<sup>14</sup>, en d'autres termes ouvrirait une possibilité de « négociation » de la proposition (ce qui serait difficilement compatible avec le sens injonctif péremptoire de l'expression *it's high time*).

Un autre cas qui peut paraître problématique<sup>15</sup> concerne l'emploi de *were* dans les interrogatives indirectes (après *if* ou *whether*) :

28. [contexte : le personnage, Castle, s'interroge sur son propre comportement, qui le surprend lui-même. Cet extrait nous rapporte ses réflexions intérieures par la technique du DIL]  
If anyone were<sup>16</sup> to reap credit for his confession he would like it to be Daintry. Why therefore not give up and go quietly, as the police often put it? He wondered if he were prolonging the game only for the sake of company, to avoid the solitude of the house and the solitude of a cell. (G. Greene, *The Human Factor*)

<sup>13</sup> Contrairement à ce que déclarent Quirk et al., *were* n'est pas absolument impossible ou a-grammatical après *it's high time*. L'énoncé 30 que nous citons plus loin (pour d'autres raisons) en offre un exemple (*It is high time he were investigated and if necessary criminal charges were brought*).

<sup>14</sup> Hormis interférence du phénomène d'hypercorrection, c'est sans doute ce qui explique le recours à *were* dans l'exemple 30 – le contexte étant très polémique.

<sup>15</sup> Comme le signale D. Boulonnais (1999 : 55, note 22), Quirk et al. excluent l'utilisation de *were* (jugée « anomalous ») dans les interrogatives indirectes (§3.62b). Fowler, plus modéré, classe cet emploi dans la catégorie des « survivals » (« légitimes mais pompeux »).

<sup>16</sup> Selon mon hypothèse, ce *were* s'explique par le recours à la technique du DIL.

29. *It was difficult to tell whether the language were Semitic or Indo-European* (Quirk et al., cité par Boulonnais, 1999 : 56)

Si *were*, comme nous l'avons vu, marque explicitement le contraste avec une voix autre, sa présence dans une interrogative indirecte peut sembler plus difficile à justifier, l'hétérogénéité énonciative étant déjà explicitement signalée par le verbe introducteur. Autrement dit, dans les cas où l'introduction d'une voix autre est déjà signalée explicitement, la marque *were* peut apparaître redondante. Il semble donc que ce soit la dimension interrogative qui ait été déterminante dans le maintien de *were*. L'affinité de *were* avec un contexte non assertif s'explique par la duophonie définitoire de la forme, duophonie qui maintient la proposition dans une phase « délibérative » ou spéculative. C'est ce maintien dans une phase délibérative qui, plus généralement, explique l'emploi courant de *were* avec la conjonction *if*, elle-même marqueur d'altérité (quand on laisse ouverte avec *if* la possibilité d'un autre cas de figure). Cette affinité est telle que la seule présence de *were* avec sujet inversé (l'inversion en anglais signalant de façon générale une suspension de l'assertion – impossibilité de (ou difficulté à) présenter la relation prédicative comme définitivement, irrévocablement acquise) suffit à orienter d'emblée vers une lecture « conditionnelle » (la stabilisation assertive induite par *was* rendant impossible son emploi dans ce cas) :

30. *Michael Martin has brought both the office he holds and Parliament itself into disrepute by his ridiculously partisan behaviour during debates, never mind his flagrant corruption. It is high time he were investigated and if necessary criminal charges were brought. Indeed, were the Ridiculous 'Human Rights Act' repealed, he might get his just desserts along with the rest of this rabble, being the first beings since the late 'Lord Haw Haw' to face death for high treason.*  
[www.telegraph.co.uk/comment/columnists/simonheffer/3562807/Financial-Crisis-Gordon-Brown-is-still-no-great-statesman.html](http://www.telegraph.co.uk/comment/columnists/simonheffer/3562807/Financial-Crisis-Gordon-Brown-is-still-no-great-statesman.html)

Commentons pour terminer les deux seuls cas où, selon Garnier & Guimier, que j'ai cités au tout début de cette étude, *were* continue à être utilisé par tous les locuteurs anglophones, à savoir *If I were you* et *as it were*. Nous illustrerons ces deux cas d'emplois par les exemples suivants :

31. *If I were you, I wouldn't jump to conclusions*  
<http://www.awportals.com/archives/newsgroups/viewthread.php?t=9339.0>
32. *What a scene! We were dumb; our hearts beat fast before this shipwreck, taken as it were from life and photographed in its last moments.*  
<http://www.classicreader.com/book/95/17/>

Il s'agirait de « locutions figées », le figement expliquant (j'explique ici le raisonnement des auteurs) le maintien archaïque de la forme *were*. L'analyse que j'ai développée me conduit à conclure non seulement, bien entendu, que le recours à *were* n'a rien d'archaïque mais en outre qu'il s'explique, comme dans tous les autres

cas où *were* est choisi de préférence à *was*, par la valeur *contrastive* de *were*. Cette relation contrastive, définitoire de la configuration C1, peut aller par degrés du simple décalage dans la sélection jusqu'à l'opposition, voire la polémique. Les marqueurs C1 permettent ainsi de parler contre *alter*, voire à sa place, et c'est littéralement ce que fait le locuteur qui, se comparant à son interlocuteur, déclare *If I were you* (« si j'étais à ta place »). Quant à l'expression *as it were*, elle s'emploie dans les cas où le locuteur a conscience que la formulation qu'il utilise est en décalage par rapport à l'horizon d'attente de son interlocuteur et c'est ce décalage interlocutif que marque *were*. La stratégie définitoire de C1 consiste à *mettre en contraste* deux discours qu'on fait coexister et c'est cette mise en contraste (entre la formulation utilisée par le locuteur et celle dont on présume qu'elle serait utilisée par l'interlocuteur) que marque *were*. On notera qu'ici *were* reste nécessaire – *as it was* ayant un tout autre sens. L'expression *as it were* n'a donc finalement rien de « figé », la distinction *was/were* est bien vivante en anglais contemporain.

## 5. Conclusion

L'analyse contextuelle que j'ai développée me permet de conclure que le choix ou le maintien de *were* aux 1<sup>ère</sup> et 3<sup>ème</sup> personnes du singulier n'est jamais totalement immotivé ou purement conventionnel. Le phénomène d'hypercorrection n'est souvent invoqué que faute d'une explication cohérente avec la valeur présumée d'irréel de *were*. Par ailleurs, sans entrer dans le détail de ce phénomène, on notera que l'hypercorrection, de façon générale, implique une dimension comparative : si le locuteur emploie une forme ou une formulation autre que celle à laquelle il a habituellement recours, c'est parce qu'il calcule son adaptation au niveau de l'interlocuteur auquel il s'adresse. Peut-être est-ce la raison pour laquelle la forme *were*, par ailleurs d'un usage courant et dont la morphologie n'a rien de particulier, se prête à cet effet de « dédoublement » énonciatif. Autrement dit, même dans les cas où *were* semble attribuable à un phénomène d'hypercorrection, il est vraisemblable que la forme conserve bien sa valeur duophonique, l'effet hypercorrectif n'étant interprétable comme tel que si l'on entend *were* par rapport à la forme *was* avec laquelle elle est explicitement mise en contraste.

Selon mon hypothèse, *were* n'a donc pu résister face à *was* que dans les cas où il existe une affinité particulièrement forte avec la valeur d'altérité contrastive définitoire de la forme. C'est cette valeur qui explique notamment sa rémanence dans les hypothétiques en *if*, dans les concessives, ou encore les optatives introduites par *I wish* ou *I'd rather* et, à l'inverse, rend son emploi beaucoup plus improbable dans les cas excluant toute alternative comme, par exemple, après l'expression *it's high time*.

L'exploitation subtile du potentiel confrontationnel, au sens polémique du terme, de *were* dans les contextes où il s'agit de lancer ou de focaliser l'attention sur un débat contradictoire (*Would you vote for Obama if he were white?*), ou encore son utilisation au service de la duophonie définitoire du DIL, prouve en outre que,

loin d'être la distinction fossilisée généralement décrite, l'alternance *was/were* est productive en anglais contemporain.

L'analyse de *were* comme marqueur d'irréel, de contrefactuel, s'appuie, plus ou moins explicitement, sur l'origine de la forme, issue de l'ancien subjonctif passé (*wære*, *wæren*), mode lui-même traditionnellement conçu comme mode de l'irréel, du non-assertif. En ce qui concerne l'anglais contemporain, j'ai expliqué que la valeur d'irréel (dans les cas où, de fait, la relation prédicative évoquée relève de l'irréalisable) n'est qu'une valeur contextuellement inférée de la valeur fondamentalement différentielle, duophonique, de *were*. Rien n'interdit de penser que cette valeur était déjà celle de l'ancien subjonctif. Peut-être a-t-on un peu trop hâtivement attribué aux formes de subjonctif elles-mêmes une valeur en fait contextuellement inférée. L'exploration de cette hypothèse demanderait bien entendu une étude à part entière mais le fait que, comme le souligne Boulonnais (1999 : 57, note 23), les cas où *were* s'est maintenu correspondent pour la plupart à des cas où était employée (avant la diffusion de l'indicatif) une forme de subjonctif<sup>17</sup>, me semble déjà plaider en faveur de l'hypothèse d'une continuité entre la valeur actuelle de *were* telle que je l'ai définie ici et la valeur de l'ancien subjonctif.

J'attirerai enfin l'attention du lecteur sur un fait de morphologie qui me semble de nature à étayer l'analyse de *were* comme marqueur d'altérité contrastive, à savoir la présence du -r de *were* dans tous les cas où une comparaison, une altérité, est impliquée. Ce -r - déjà présent dans le terme même qui désigne l'autre (*other*) et l'altérité (*otherness*) se retrouve en effet dans la forme de comparatif (adjectif + -er), dans *rather*, dans le connecteur *or* (issu de *other*) ou encore dans *either* qui exprime comme *or* l'alternative.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOULLONNAIS, D. (1999) « Le subjonctif anglais : perspective sur le changement linguistique », in ROULLAND, D (ed.) *Actes du Colloque de l'ALAES*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 37-67.
- DELMAS, C. (1990) « ED et organisation du sens », *CIEREC*, pp. 166-183.
- DOUAY, C. (2000) *Éléments pour une théorie de l'interlocution. Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 188pp.
- DOUAY C. (2003) « Des modalités de l'interlocution au système des modaux », *CORELA, Cognition, Représentation, Langage*, Vol. 1, N° 1.  
<http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=37>.

<sup>17</sup> D. Boulonnais (1999 : 57, note 23) fait référence aux cas d'emplois de *were* qui, selon son analyse, relèvent en anglais contemporain d'un phénomène d'hypercorrection (« Les phénomènes d'hypercorrection permettent assez paradoxalement de retrouver localement pour le subjonctif une distribution semblable à celle qu'il avait antérieurement à celle de l'indicatif ») [c'est moi qui souligne]. Il n'y a là rien de paradoxal, à condition qu'on accepte l'hypothèse que le mode subjonctif n'a jamais été un marqueur d'irréel (ou de « non assertable ») mais, selon la conception que je défends ici, un marqueur de duophonie.

- DOUAY, C. (2005) « Un autre point de vue sur have », *CORELA, Cognition, Représentation, Langage*, Vol. 3, N° 1.
- DOUAY, C. (2007) « Grammaire et formatage de la réception : les postures allocutives marquées par 'this' et 'that' », *Anglophonia*, n° 20, pp. 113-131.
- DOUAY, C. & D. ROULLAND (2006) « L'anaphore en question : réexamen de l'imperfectif verbal et de l'indéfini nominal », communication au SELOEN, Université Lille 3, (sous presse).
- DOUAY, C. & D. ROULLAND (2008) « L'Autre dans la langue : de la co-énonciation à l'interlocution », Actes du colloque « L'Autre », *GRAAT* n° 38, 15-33.
- DOUAY, C. & D. ROULLAND (2009) « Approche interlocutive de l'imperfectivité », Colloque LACUS, Québec : Université Laval, juin 2008, (sous presse).
- DUCROT, O. & al. (1980) *Les mots du discours*, Paris : Editions de Minuit, 243pp.
- GARNIER, G. & GUIMIER, C. (1997) *L'épreuve de linguistique au CAPES et à l'agrégation d'anglais*, Paris : Nathan.
- QUIRK, R., GREENBAUM, S., LEECH, G. & J. SVARTVIK (1985) *A Comprehensive Grammar of the English language*, London: Longman.
- ROULLAND, D. (2001) « Auxiliaires modaux et interlocution », *Anglophonia*, n°10, pp. 93-108.
- ROULLAND, D. (2009) « Temps et théorie des systèmes », Colloque *Système et chronologie*, UPJV, Amiens, janvier 2009 (sous presse).

## CORPUS

- CRAIG, D. (1991) *King Cameron*, Manchester: Carcanet Press, 1991, pp. 15-113, BNC, 2685 s-units.
- FOLLET, K. (2008) *World without End*, Pan MacMillan Books.
- FOLSOM, A. (1995) *The Day after Tomorrow*, London: Warner Books.
- GREENE, G. (1978) *The Human Factor*, London: Penguin Books.
- JAMES, P.D. (2006) *The Lighthouse*, London: Penguin Books.
- JAMES, P.D. (1990) *Devices and Desires*, London: Penguin Books.